

Entre l'excentrique et le commémoratif

André Lamontagne

Volume 24, numéro 2 (71), hiver 1999

Poésie québécoise et histoire littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201439ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201439ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, A. (1999). Entre l'excentrique et le commémoratif. *Voix et Images*, 24(2), 421–428. <https://doi.org/10.7202/201439ar>

Revue des revues

Entre l'excentrique et le commémoratif

André Lamontagne, Université de Colombie-Britannique

Avec la coupure postmoderne, les pratiques littéraires se sont déplacées, comme chacun le sait, du centre vers la périphérie. Qu'en est-il de la critique savante? Certes, elle se plaît à discourir sur la marge, l'hétérogène, l'Autre, mais ne demeure-t-elle pas nostalgique d'un noyau commun, d'une tradition, d'une mémoire? La production récente des revues me semble ainsi osciller entre les pôles de l'ex-centricité et de la commémoration. Pour emprunter à Bertrand Gervais les termes qu'il a popularisés dans son efficace théorie de la lecture littéraire, je dirais de notre critique qu'elle partage ses affections entre l'intensivité et l'extensivité culturelles, entre l'héritage et la dispersion.

Dans un texte paru dans la revue *Protée*, Gervais va encore plus loin en définissant un contexte de surextensivité culturelle, qui nous entraîne à la limite de nos habitudes cognitives. Sur la foi d'un roman américain linguistiquement hybride et d'un hypertexte fictionnel, l'article donne à voir comment les pratiques

narratives contemporaines invalident presque notre horizon d'attente, dans l'oubli de soi, de sa culture et de ses modes traditionnels de lecture¹. Ce dossier de *Protée* problématise l'intersection du centre et de la périphérie, du moi et de l'autre, sous l'angle des rapports qu'entretiennent lecture et traduction dans leur médiation par le savoir.

Ainsi, Robert Dion s'intéresse à *Swann*, un « campus novel » de Carol Shields qui « montre à quel point les stratégies de lecture élues par tel ou tel interprète, savant ou « naïf », témoignent des conflits de culture au même titre que le choix des objets de lecture² ». Du côté de la traduction, Rachel Bouvet nous place à la croisée de deux alphabets en étudiant des cas de translittération de l'arabe au français, procédé par lequel on donne l'équivalence sonore d'un mot plutôt que de chercher un terme qui n'existe pas dans la langue d'arrivée³. Christine Klein-Lataud, quant à elle, réclame pour la traduction le droit barthésien au plaisir du texte dans le respect de l'altérité :

«Mimer non pas le texte mais l'acte d'écriture tel qu'on le reconstitue à travers le texte⁴.» Enfin, chez l'écrivain anglo-canadien James Reany, l'ancrage d'une thématique universelle dans le régionalisme ontarien pose des problèmes de traduction que saisit Nicole Côté⁵.

L'excentricité prend la forme de l'allodoxie dans le numéro que la revue *Tangence* consacre aux «Littérateurs atypiques et penseurs irréguliers», à leurs productions tenues pour aberrantes et secondaires. En ouverture, Jean M. Goulemot souligne à juste titre que la bonne fortune du rousseauisme et son lectorat sauvèrent un homme et une œuvre qui autrement présentent tous les symptômes du délire littéraire : «l'esprit de système, la Révélation d'une explication globale du monde, du destin de l'homme et de la société, le comportement marginal, la lecture exagérément interprétative, inquiète et passionnée, des signes sociaux⁶». Avec Rousseau se développe le paradoxe — qui culmine chez Marat — par lequel la «dénonciation de soi ou de l'autre (émise ou subie) vaut comme preuve de la rectitude soi⁷». Leur contemporain, Jean-Marie Chassaignon, connaîtra moins de succès avec ses *Cataractes de l'imagination, déluge de la scribomanie, vomissement littéraire...*, mais son œuvre témoigne néanmoins, selon Benoît Melançon, d'une autonomisation du champ littéraire au Siècle des lumières. À cette époque, la marginalité féminine est récupérée par une «marginalité hégémonique», soit le discours libertin des hommes. L'analyse que fait Anne Richardot de *La confession de M^{lle} Sapho* de Pindansat de Mairobert met en

lumière la putanisation de la femme homosexuelle et le détournement du lesbianisme au profit du fantasme masculin⁸.

L'exclusion ne frappe pas uniquement ceux qui écrivent en marge de l'institution, comme l'illustre le cas de Michelet, destitué du Collège de France en 1852. L'intéressante étude de Paule Petitier nous fait revivre le destin d'un historien qui, ayant jusque-là organisé toute sa pensée autour de la notion de centre, se laissera séduire par la marge comme lieu de savoir⁹. La France n'a pas l'apanage de l'allodoxie, comme on le constate devant le tableau des «Originaux et détraqués de la fin du XVIII^e siècle québécois» que peint Bernard Andrès. Cette galerie de l'étrange rassemble des clercs en rupture de ban — comme le signataire de la *Vraie histoire, ou Simple précis des infortunes, pour ne pas dire, des persécutions qu'a souffert & souffre encore le révérend Pierre Huet de La Valinière* — et des Canadiens libertins publiant en France — comme Jacques Grasset de Saint-Sauveur et *Les amours fameux du comte de Bonnebal, pacha à deux queues*. Andrès porte ici un regard inédit sur un contexte flou, l'après-Conquête, où l'anomalie était devenue la norme et où l'atypie pouvait fleurir en l'absence d'une institution littéraire¹⁰. Au-delà de sa valeur ludique, ce dossier imposant¹¹ donne sérieusement à repenser la question de l'illégitimité littéraire.

Au palmarès de l'ex-centricité et de l'engouement pour le fait minoritaire, la littérature franco-ontarienne devance ses concurrents depuis quelques années. L'envers d'une telle ferveur, lorsque la critique jette son

dévolu sur un corpus somme toute restreint, est de susciter la répétition et de tendre vers le convenu. En s'arrêtant aux « Postures scripturaires dans la littérature franco-ontarienne », la revue *Tangence* cherche à poser les termes d'une nouvelle problématique, à comprendre « la lutte continue entre le désir de prendre la parole en son nom propre et l'allégeance à la communauté¹² ». Selon Lucie Hotte, le fantasme d'écrivain — qui préexiste à l'œuvre et le dépasse jusque dans les modes de lecture — jouerait un rôle central dans l'expérience littéraire franco-ontarienne et dans la mythification d'un de ses chantres, André Paiement. L'idéologie communautaire de ce dernier allait lui dicter un genre — le théâtre —, une poétique de la langue orale et une forme de création collective, bref un refus de se conformer au modèle de l'Écrivain; en toute cohérence, la critique allait rechercher l'homme dans l'œuvre, et voir dans son suicide le symbole d'une collectivité menacée¹³. Dans une perspective similaire, François Paré établit un lien pertinent entre une tendance récente du théâtre nord-américain, le « glissement vers une problématique de l'ascèse et de la mort, dans laquelle s'offre en sacrifice [...] la figure inaugurale de l'écrivain¹⁴ », et la tradition du théâtre franco-ontarien qui, depuis 30 ans, met en scène le statut de l'écrivain dans une société culturellement pauvre.

L'insistance sur la dimension identitaire de la littérature franco-ontarienne a entraîné un effet de « surcontextualisation » et quelques poncifs que j'évoquais plus tôt. Elle se traduit maintenant par un enjeu entre l'esthétisme et la « communa-

lité ». Mais pour Robert Yergeau, il s'agit là d'un faux débat puisque « le nous sera toujours recevable; le nous devrait toujours être ce que sont les sujets dans la singularité même de leur rupture esthétique¹⁵ ». La bonne fortune du concept de « communité » et, au-delà, l'essor critique de la littérature franco-ontarienne doivent pour beaucoup à François Paré et à son magnifique essai, *Les littératures de l'exiguïté*, qui fait ici l'objet d'une analyse circonstanciée de François Ouellet. Examinant « la position du sujet énonciateur [face] à son discours et par rapport au pouvoir, vis-à-vis duquel il recourt, de façon exemplaire, à une structure victimaire hautement performative¹⁶ », l'article déconstruit une stratégie discursive où la résistance à l'hégémonie trahirait une relation conflictuelle avec le Père. En clôture de ce numéro varié: Marie-Chantal Killeen interroge la dynamique bilingue qui traverse *L'homme invisible/The Invisible Man* de Patrice Desbiens, tandis que Katherine Lagrandeur se penche sur *L'autrement pareille*, la fiction autobiographique de Marguerite Andersen, dans une stimulante étude de l'intersubjectivité féminine qui a le mérite de jouer en sourdine le contexte franco-ontarien¹⁷.

Autre autobiographe, Marie de l'Incarnation peut certes revendiquer un statut atypique, mais ses textes appartiennent de plein droit à la littérature, affirme Vincent Grégoire au terme d'une analyse stylistique des lettres d'information et de propagande, de la correspondance privée et des écrits spirituels de l'ursuline. Cet article extrêmement bien informé lit dans l'utilisation du discours direct, de l'ironie et de la maxime,

ainsi que dans la présence d'un réseau métaphorique très dense, les stratégies textuelles propres à une écrivaine de métier. Ce même numéro de *Dalbousie French Studies* manifeste un intérêt pour une dramaturgie de la marge: Jane Moss explore le langage lapidaire de Daniel Danis, tandis que Renate Usmiani voit dans trois pièces de Yves Sioui Durand l'émergence d'un thaumaturge de la culture autochtone¹⁸.

Que l'on me permette d'ajouter à cette liste de l'hétérogène les noms de Jovette Marchessault, qui dans une récente livraison d'*Arcade* se prête avec une bouleversante sincérité à une entrevue qui fait le point sur son œuvre et sa vie; de la regrettée Josée Yvon, dont le roman inachevé *Manon la nuit* fait l'objet d'une retranscription émue de Hugues Corriveau dans *Trois*; et de Clarice Lispector, l'écrivaine brésilienne de la matière, sur laquelle Claire Varin signe un très beau texte dans la même revue¹⁹. Sans oublier Dionne Brand et Pierre Nepveu, les derniers récipiendaires des prix du Gouverneur général en poésie auxquels *Ellipse* (n° 59, printemps 1998) rend hommage. Deux paroles transitives qui se rejoignent dans un questionnement sociétal et identitaire: la première, originaire de Trinidad, qui se révolte contre le centre blanc, et la seconde, qui fait de l'existence le lieu d'une rencontre avec l'autre. Enfin, mentionnons la marginalité géographique qui, au Québec, se mesure par rapport à Montréal. *Les cahiers Jeu* (n° 86, mars 1998) nous invitent à considérer la question avec un dossier très étoffé sur le théâtre dans la ville de

Québec. À travers des entretiens avec les artisans de la scène (Denise Gagnon, Paul Hébert, Jacques Leblanc), une cartographie des plateaux, un portrait du théâtre de création, les autoanalyses de directeurs artistiques ainsi que la critique de certaines productions, se dégage une image complexe, marquée par les impératifs de survie, mais aussi par une synergie de l'ex-centricité que symboliserait *La Caserne*, le centre multimedia de Robert Lepage.

Si besoin est d'illustrer la dynamique qui va de l'excentrique au commémoratif, nul exemple ne pourrait être plus représentatif que le destin du *Refus global*, texte jadis honni qui fait maintenant figure de phare dans la mémoire collective québécoise. L'année 1998 marque le 50^e anniversaire du manifeste, et parmi les célébrations critiques de l'événement, signalons au premier plan l'imposante livraison que la revue *Études françaises* consacre à «L'automatisme en mouvement». Comme le titre l'indique, il y a ici volonté d'aller au-delà du seul manifeste pour approfondir la connaissance précise d'un groupe moins monolithique qu'il n'y paraît.

François-Marc Gagnon ouvre le débat en retraçant les influences de la pensée de Breton sur celle de Borduas. Cet article très fouillé expose la médiation que la référence surréaliste exerce entre le freudisme et l'automatisme, tout en montrant comment Borduas allait encore plus loin que Breton dans l'obéissance à la passion²⁰. Dans le cas de Borduas et Riopelle, l'émulation allait tourner à l'apostasie, comme en témoigne leur brève correspondance que commente Gilles Lapointe. Cette

étude lève le voile sur les dissensions au sein de la famille automatiste, et surtout sur la rivalité qui culminera, avec la reconnaissance parisienne de Riopelle, par le refus de Borduas de participer à l'exposition sur le surréalisme organisée par Breton. Refus qui eut pour conséquence de réduire l'importance du groupe montréalais dans l'histoire de l'émergence de la peinture non figurative. Pour sa part, Ray Ellenwood attire l'attention sur le rôle plus ou moins connu joué par Pierre Gauvreau, dont on peut apprécier l'indépendance par ses prises de position critiques et théoriques²¹. Michel Biron, quant à lui, rappelle que Gilles Hénault avait dès 1946 travaillé avec Borduas à une ébauche de manifeste, pour ensuite s'en éloigner parce que la poésie était pour lui expression de la distance. Pour Biron, le succès de *Refus global* s'expliquerait en partie par son recyclage d'une forme canonique :

Refus global est le plus violent sermon de la littérature québécoise. Si le manifeste a eu tant de répercussions, c'est peut-être moins à cause de ses positions esthétiques ou idéologiques qu'à cause de la forme même qu'il a donnée à son réquisitoire et qui, se trouvant au cœur du langage le plus autorisé, celui de l'Église, en constitue la perversion la plus irrecevable qui soit²².

L'hypothèse est séduisante.

Dans une même volonté de mettre en lumière les différents apports au mouvement automatiste, Rose-Marie Arbour analyse la contribution de certaines femmes (Suzanne Meloche, les sœurs Renaud et Françoise Sullivan), qui sont pour beaucoup dans l'orientation multidisciplinaire du groupe²³. Cette

multidisciplinarité se révèle également dans les textes par lesquels André-G. Bourassa et Serge Allaire soulignent respectivement l'apport de Jean-Paul Mousseau, du côté de la scénographie, et de Maurice Perron, du côté de la photographie²⁴.

Si la figure de Borduas hante notre imaginaire collectif, elle est aussi présente dans nos représentations littéraires, comme le souligne Ginette Michaud dans son intéressante lecture comparée de deux portraits. Dans *Les pays étrangers*, Jean Éthier-Blais reconnaîtra l'immense talent du peintre, mais sera moins généreux quant aux autres membres du groupe, et surtout quant à la postérité esthétique, sociale et politique du mouvement. Dans *Le ciel de Québec*, Borduas n'échappera pas à l'ironie ferronienne, mais l'automatisme québécois y fera l'objet d'une évaluation positive, paradoxalement parce qu'il s'inscrirait « sous le signe de la continuité, de la filiation la plus respectueuse²⁵ ». Autre figure automatiste à devenir l'enjeu d'un récit fictionnel, Muriel Guilbault connut le destin d'être à la fois une actrice artistiquement engagée et la muse du désir masculin dans *Beauté baroque* de Claude Gauvreau. Patricia Smart montre comment ce roman exemplifie le combat entre un auteur masculin qui construit l'idéal surréaliste de la femme-enfant et une femme-sujet qui refuse de se laisser réduire au statut d'objet. Lucie Bourassa aborde ce même roman d'un point de vue différent, celui d'un conflit temporel entre le possible et la fatalité, tout en le comparant à son modèle, *Nadja* d'André Breton²⁶. Autoréflexion oblige, le dossier fait place à une métacritique de la

réception de *Refus global* entre 1948 et 1988. Brigitte Deschamps s'emploie à comprendre les lectures-anniversaires de ce texte, tous les dix ans, et à répondre la question suivante: «comment le moment présent cherche-t-il à garder la mémoire d'un événement révolu et lui superpose-t-il sa propre interprétation pour en assurer la survie pour les générations à venir²⁷?»

Cette problématique de la commémoration était également au centre de la livraison précédente d'*Études françaises*, qui s'intéressait au rôle des textes littéraires dans la constitution d'une mémoire de guerre. Ce type de réflexion s'impose, comme le dit Élisabeth Nardout-Lafarge, devant «l'émergence de la notion de mémoire, en tant que catégorie distincte de l'histoire dont elle devient l'un des objets²⁸». Cette vision lyotardienne du Récit de la guerre imprègne les relations de femmes ayant connu la Première ou la Seconde Guerre mondiale ou la Guerre d'Algérie, que collige Anne Roche; la représentation romanesque du partage de l'Inde qu'a donnée Amitav Ghosh et sur laquelle se penche Sherry Simon; et la «Fugue de mort» qu'interprète le poète Paul Celan et à laquelle Alexis Nouss prête son oreille critique. À partir de représentations post-Vietnam de la guerre, Evelyn Copley met en évidence la différence entre l'écrivain moderniste, qui vise la signification profonde des événements, et l'écrivain réaliste, qui tentait de reconstituer une image exacte du passé. En parcourant des œuvres de langues anglaise et allemande, l'article démonte avec brio le procès du sens et de la culpabilité dans l'acte de com-

mémoration²⁹. Enfin, Paul Bleton prospecte la littérature de guerre publiée en France de 1870 à 1914 pour comprendre comment s'inscrit la mémoire d'une défaite. L'une des forces de l'article tient dans son corpus, qui rassemble littérature savante et littérature populaire, littérature pour la jeunesse et écrits spécialisés, et laisse apparaître l'idéologème de la mémoire longue³⁰. La section «Exercices de lecture» donne la parole à Réjean Beaudoin, qui cerne l'image de la France dans le roman québécois. En s'attachant aux pas de Mathieu Lelièvre dans l'univers d'*Une liaison parisienne*, l'auteur démontre comment le héros de Marie-Claire Blais déconstruit le type de francophilie qui l'abuse, démystifie «la sacralité qui s'attache à l'universalité française chez l'écrivain québécois³¹».

En complément à cet excellent numéro sur la guerre, on consultera la livraison d'automne 1997 de la revue *Possibles*, qui propose une «radiographie» de l'Homo Violens. Je signale ici les contributions de Normande Vasil, qui explore les solutions non violentes dans une société qui n'a connu «que 227 années de paix au cours des 3 457 années d'histoire écrite³²», de Jean-Claude Berheim, qui étudie les mécanismes de la violence de l'État lors d'une émeute survenue à la Prison des femmes de Kingston, et l'enquête de Daniel Élie sur la «stigmatisation écologique» du quartier Côte-des-Neiges à Montréal, c'est-à-dire l'influence de rumeurs persistantes sur une partie du territoire³³.

Pour conclure cette chronique, il me faut mentionner le regard neuf que jette un groupe d'historiens et de

géographes sur la vallée du Saint-Laurent entre 1815 et 1871. Lieu mythique de l'identité québécoise, de la conservation et de la tradition, l'espace laurentien recèlerait une réalité géographique et culturelle différente de celle que nous a léguée l'historiographie nationaliste. Diffusée dans *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, cette recherche, qui s'appuie sur de vastes banques de données inédites, dresse le tableau d'une industrie rurale influencée par les progrès techniques et d'une culture relativement ouverte au modernisme³⁴. À la rencontre de l'intensité et de l'extensivité, du même et de l'autre.

1. Bertrand Gervais, « Une lecture sans tradition. Lire à la limite de ses habitudes », *Protée*, vol. XXV, n° 3, hiver 1997-98, p. 7-19.
2. Robert Dion, « L'interprétation savante d'une poésie prétendument "naïve" : à la recherche de *Swann*, de Carol Shields », *ibid.*, p. 22.
3. Rachel Bouvet, « Translittération et lecture : *Le Livre des jours* de Taha Hussein », *ibid.*, p. 71-84.
4. Christine Klein-Lataud, « Traduction et "plaisir du texte" », *ibid.*, p. 34.
5. Nicole Côté, « *The Bully/La Brute* : le régional et le mythique ou tous les chemins mènent à Rome », *ibid.*, p. 39-51. On signalera une autre étude de cas, soit la traduction d'un article du philosophe britannique Austin : Pascal Gin, « Le topique et ses îles : culture, philosophie, traduction », *ibid.*, 61-70.
6. Jean M. Goulemot, « Aventures des imaginaires de la dissidence et de la marginalité de Jean-Jacques Rousseau à Jean-Paul Marat », *Tangence*, n° 57, mai 1998, p. 14.
7. *Ibid.*, p. 21.
8. Benoît Melançon, « Les cataractes de Chassaignon », *ibid.*, p. 72-86 ; Anne Richardot, « La secte des andrynes : un difficile embarquement pour Lesbos », p. 40-52.
9. Paule Petitier, « Bords de mer. La pensée de la marge chez Michelet », *ibid.*, p. 96-110.
10. Bernard André, « Originaux et détraqués de la fin du XVIII^e siècle », *ibid.*, p. 53-71.
11. L'espace nous manque pour recenser l'analyse que propose Benoît Denis de la représentation de l'allodoxie dans un roman de Stendhal : « Ferrante Palla. Un poète à la cour de Parme », *ibid.*, p. 87-95 ; une étude d'Éric Méchoulan sur « Les deux vies de Saint-Hyacinthe : dans les marges du D' Mathanasius », p. 23-39 ; et enfin, un collage de Marc Angenot sur Colins : « Colins, ou le socialisme rationnel », p. 111-118.
12. Lucie Hotte et François Ouellet, « Liminaire », *Tangence*, n° 56, décembre 1997, p. 8.
13. Lucie Hotte, « L'écrivain franco-ontarien entre le fantasme et le mythe », *ibid.*, p. 26-39.
14. François Paré, « Dramaturgies et refus de l'écrivain en Ontario français », *ibid.*, p. 67.
15. Robert Yergeau, « Postures scripturaires, impostures identitaires », *ibid.*, p. 11-12.
16. François Ouellet, « L'héroïsme de la marge. Les essais de François Paré », *ibid.*, p. 53.
17. Marie-Chantal Killeen, « La problématique du bilinguisme, Franco-Ontarian Style : *L'homme invisible/The Invisible Man* de Patrice Desbiens », *ibid.*, p. 80-90 ; Katherine Lagrandeur, « *L'autrement pareille* de Marguerite Andersen : (s')écrire (en) silence », p. 91-101.
18. Vincent Grégoire, « Marie de l'Incarnation religieuse, mystique et mère : la première femme écrivain de Nouvelle-France? », *Dalhousie French Studies*, vol. XLII, printemps 1998, p. 33-58 ; Jane Moss, « *Cendres de cailloux* et le langage lapidaire de Daniel Danis », p. 173-185 ; Renate Usmiani, « Trois pièces d'Yves Sioui Durand, thaumaturge du théâtre autochtone canadien », p. 187-193.
19. Annie Molin Vasseur, « Entretien avec Jovette Marchessault », *Arcade*, n° 42, mars 1998, p. 71-90 ; Hugues Corriveau, « Josée Yvon, depuis sa nuit », suivi de « Josée Yvon, *Manon la nuit* », *Trois*, vol. XIII, n° 1, décembre 1997, p. 59-105 ; Claire Varin, « L'étoile campagnarde », p. 4-18.
20. François-Marc Gagnon, « "Breton seul demeure incorruptible" (Borduas) : mise au point sur la référence surréaliste », *Études françaises*, vol. XXXIV, n° 2/3, automne-hiver 1998, p. 13-29.
21. Gilles Lapointe, « Filiations et ruptures au sein de l'automatisme : la correspondance Borduas-Riopelle », *ibid.*, p. 193-216.

22. Michel Biron, «Distances du poème : Gilles Hénault et *Refus global*», *ibid.*, p. 122; Ray Ellenwood, «Pierre Gauvreau, agent provocateur», p. 31-39.
23. Rose Marie Arbour, «Le cercle des automatistes et la différence des femmes», *ibid.*, p. 157-173.
24. André-G. Bourassa, «Jean-Paul Mousseau : pour un nouvel espace scénique», *ibid.*, p. 125-139; Serge Allaire, «Un photographe chez les automatistes. Entretien avec Maurice Perron», p. 141-155.
25. Ginette Michaud, «Borduas dans les salons littéraires : lecture comparée de deux portraits (Éthier-Blais, Ferron)», *ibid.*, p. 41-74.
26. Patricia Smart, «Derrière la femme-objet : Muriel Guilbault dans *Beauté baroque*», *ibid.*, p. 99-111; Lucie Bourassa, «Temps de l'un, temps de l'autre : *Beauté baroque* et *Nadja*», p. 77-96.
27. Brigitte Deschamps, «*Refus global*: de la contestation à la commémoration», *ibid.*, 175-190. Ce numéro s'enrichit d'une section «Documents» constituée de textes et lettres de Fernand Leduc, Pierre Gauvreau, Marcelle Ferron, Jacques Ferron, Marcel Barbeau et Claude Gauvreau.
28. Élisabeth Nardout-Lafarge, «Présentation», *Études françaises*, vol. XXXIV, n° 1, printemps 1998, p. 4.
29. Anne Roche, «Raconter l'incompréhensible : trois guerres relatées par des femmes», *ibid.*, p. 11-27; Sherry Simon, «Frontières de la mémoire : la Partition de l'Inde dans *The Shadow Lines* d'Amitav Ghosh», p. 29-43; Alexis Nouss, «Mémoire et survie : une lecture de Paul Celan», p. 87-104; Evelyn Cobley, «Mémoire/Mémorial de guerre», p. 45-60.
30. Paul Bleton, «Les genres de la défaite», *ibid.*, p. 61-86.
31. Réjean Beaudoin, «La France critique de Mathieu Lelièvre», *ibid.*, p. 137.
32. Normande Vasil, «Violence et non-violence», *Possibles*, vol. XXI, n° 4, automne 1997, p. 31.
33. Jean-Claude Berheim, «L'État et la gestion de la violence d'État», *ibid.*, p. 42-57; Daniel Élie, «Zone, rumeurs et violence», p. 58-65.
34. Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, «Space and Identity : Quebec and the Laurentian Valley», *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, vol. XX, 1998, p. 138-152.